LA GUERRE DE 1939 – 1940

par Xavier-Eugène de Maistre

Introduction

Né juste après la 2ème guerre mondiale, fin 1947, j'ai souvent entendu, à mesure que je grandissais, les adultes d'alors, mes parents, grands parents, oncles et tantes et leurs amis, évoquer des souvenirs de la terrible époque qui venait de s'achever. Notre famille, comme la plupart des familles françaises, est passée par de lourds moments d'inquiétude et d'épreuves.

Quand ces moments-là étaient évoqués, l'atmosphère changeait dans la salle à manger ou le salon où l'on en parlait. Les voix se faisaient plus basses, il y avait plus de silences entre les échanges : on cherchait encore à comprendre, à absorber, à faire le deuil de personnes proches disparues dans cet immense tourbillon guerrier. Cela avait été bien pire qu'une catastrophe naturelle, qu'un hurricane ou un "tsunami", car c'était uniquement le fait de conflits humains, causés par orgueil, désir d'asservissement, ambition de pouvoir ou esprit de revanche.

Lors de ces évocations, souvent, on sentait encore l'émotion gagner celui ou celle qui partageait ses souvenirs. Alors, nous les enfants, inquiets de ces mouchoirs qui sortaient des poches des adultes, nous nous arrêtions de manger ou de jouer, et nous rapprochant de nos mères nous demandions : « Dis, Maman, pourquoi il y avait la guerre ? »

Il y avait presque toujours un moment où le narrateur, en retraçant à petites doses le film d'une histoire vécue, laissait tomber un : « Ah ! Si seulement… », ou bien au contraire : « Quelle chance, quand on y pense, que… ». Car, typique de toute destinée, il s'en était souvent fallu d'un rien que le sort basculât d'un côté plutôt que d'un autre, qu'un terrible malheur fut le résultat d'un choix au départ semblant anodin, ou qu'au contraire la chance eût souri de façon incroyable à quelqu'un dans les circonstances les plus incertaines…

L'histoire qui suit est de celles du deuxième type : à lire ce qu'à écrit mon oncle Xavier de Maistre de ses aventures de guerre, on ne peut qu'admirer l'énergique constance de son ange gardien qui l'a protégé dans beaucoup de situations extrêmement dangereuses. Le bataillon de troupes d'élite avec lesquelles il s'était engagé avait perdu 85% de ses effectifs au moment de sa dernière bataille et de sa reddition finale en juin 1940, faute de munitions… Lui s'en est sorti sans blessures !

Je pense personnellement que son ange gardien fut généreusement motivé par les nombreuses prières qui se faisaient en famille, par ses parents, frères et sœurs, cousins, cousines, et par bien d'autres intercessions encore…

Mais laissons Xavier lui-même raconter son histoire : il le fait sans tambour ni trompettes, reconnaissant modestement la chance qu'il a eu. Il nous fait ici le cadeau de cette immense sobriété que ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir connu trouvaient chez lui reposante et exemplaire.

Je n'ai pu résister à augmenter moi-même le réalisme presque trop aride de ses souvenirs par l'ajout d'illustrations trouvées en "surfant la toile" et en dépoussiérant de vieux albums de famille. J'ai voulu ainsi permettre aux futures générations de mieux imaginer à la fois le sublime et l'horreur de cette bien dure période de l'histoire de France pendant laquelle Xavier était prêt à sacrifier sa vie.

J'avoue qu'en faisant ce travail, comme je le ressentais dans ma jeunesse en écoutant de tels récits, j'ai encore eu la gorge nouée et des picotements dans les yeux en réalisant combien effroyable et déshumanisante était cette guerre qui fit tant de victimes.

Heureusement, la Providence épargna de nobles témoins tels que Xavier et Victor, cet autre Chasseur Alpin dont j'ai trouvé le récit parallèle sur Internet, et que j'ai rajouté ici.

« Plus jamais ça ! », voudrait-on dire en arrivant à la dernière page de cette deuxième et tout aussi sobre histoire… Puisse ce souhait intuitivement évident effectivement engendrer des résolutions à œuvrer au dialogue pour la paix entre les peuples en toutes circonstances, plutôt qu'à faire parler les armes et enrichir les marchands de canons et d'explosifs !

Pierre X. Angleys
Veigy, 11 février 2006

[révisé le 20 janvier 2020]

Sources

- Le récit de Xavier reproduit un document dactylographié qu'il avait lui-même transmis à ma mère, Agnès Angleys, sa sœur. Je n'y ai fait que de légères modifications de découpages en paragraphes, pour en améliorer la lisibilité. Les notes 1 et 2 en bas de page sont de Xavier. J'ai ajouté les notes 3, 4 et 5.
- Les illustrations p. 1, 4 (Alsace), 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 que j'ai rajoutées ont été obtenues à partir de documents découverts sur Internet concernant le 13ème B.C.A ou la 51ème division écossaise, ou bien des récits de guerre par d'autres personnes. Le récit de Victor Grillé, "Un chasseur à Namsos" provient aussi de la toile, et j'en donne la référence. Je n'ai pas toujours su obtenir l'autorisation de reproduction de ces insertions. Pour cette raison, ce qui suit doit rester à usage strictement familial et ne pas être reproduit sans l'obtention de ces autorisations.
- Les autres illustrations viennent d'albums de photos de mes parents, Agnès et Maurice Angleys, conservés à Chignin**.**
- Les citations de Xavier et de son bataillon sont des transcriptions des originaux, lesquelles transcriptions ont été conservées par ma mère Agnès Angleys. J'y ai rajouté, grâce à des cartes Michelin, des indications de lieu.

LA GUERRE DE 1939 – 1940
par Xavier-Eugène de Maistre

Engagé

Ayant devancé dès Novembre 1938 l'appel de la classe 1939 dont je faisais partie, j'étais déjà sous les drapeaux au 13ème Bataillon de Chasseurs Alpins, à Chambéry, lorsqu'éclata le 1er Septembre 1939 la guerre par l'envahissement de la Pologne par les Allemands.

Xavier Eugène de Maistre, Chasseur Alpin, à Chambéry en 1938

Le 13ème Bataillon, composé de cinq cents hommes commandés par le Commandant Ponnet, dépendait de la 5ème demi-brigade (il n'y a pas de "régiment" dans les Chasseurs Alpins), formée au total de 1500 hommes sous les ordres du Général Audet, elle-même composante de la 28ème Division bleue du General Lestien[1].

Xavier de Maistre et son petit-fils Xavier-Eugène, le Chasseur, en 1938

Le Maréchal des Logis Xavier de Maistre (+) et les hommes de sa compagnie au Lémenc (Savoie)

Sur la frontière italienne

La 5ème demi-brigade, dès la déclaration de guerre à l'Allemagne du 3 Septembre 1939 par l'Angleterre et la France, se porta sur la frontière italienne en Savoie au delà du Mont Cenis à Lanslebourg, malgré la déclaration de non belligérance de l'Italie. Ce pays était alors lié à l'Allemagne par ce que Mussolini appelait l'axe Rome-Berlin depuis l'accord germano-italien du 25 Octobre 1936.

Xavier, observé par son lieutenant, commande un tir de mitrailleuse

[1] Sur le rôle des Chasseurs A1pins en France et dans l'expédition de Norvège, voir: R.G. Nobecourt : "Les soldats de 40 dans la première bataille de Normandie. De la Bresle au Cotentin, 5 - 19 Juin 1940" - Editions Bertout 1986 à Luneray, Seine Maritime 76800 - et Capitaine du Cheyron du Pavillon: "Les dessous de l'expédition de Norvège 1940" - Librairie Arthaud 1976.

Permission en juillet 1939 : le sergent Xavier de Maistre entouré à gauche de sa sœur Agnès, à droite d'une étudiante anglaise venant apprendre le Français à Puiseux, Eleanor Taylor. Assis : Claire, Françoise, ses sœurs cadettes, et François-Benoît, son père, avec le chien Kiss.

En Alsace

Au mois de Décembre 1939, la 5ème demi-brigade a été envoyée sur la frontière allemande en Alsace, entre Wissembourg et Bitche. Après la petite avancée des troupes françaises dans la Sarre au cours de l'opération de "nettoyage" de Septembre 1939, régnait la "drôle de guerre" sans véritable combat ; les armées adverses campaient sur leurs positions ; en dehors de quelques coups de main, elles se contentaient de s'observer et d'envoyer des groupes de reconnaissance, ce qui donnait lieu à des accrochages de première 1igne. Le principal ennemi était la p1uie pendant l'automne puis la neige et le froid exceptionnel qui sévissaient cet hiver ; la température baissait à moins 30°. Heureusement nous étions correctement équipés pour résister à ces inconvénients.

Le 13ème B.C.A. en Alsace

En Norvège

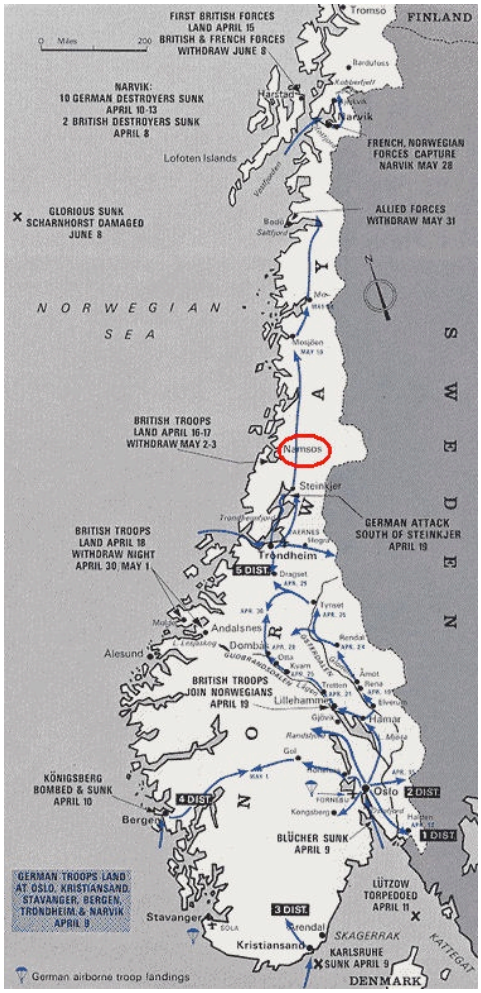
Le 30 Novembre 1939, les Russes envahirent la Finlande. Son âpre résistance et les rigueurs du climat prolongèrent les hostilités pendant trois mois. D'Alsace notre demi-brigade descendit au début de Mars 1940 sur Belley dans l'Ain pour recevoir du matériel et équipement de troupes nordiques, officiellement en vue s'aider les Finlandais.

Transport du 13ème B.C.A. vers Brest

Ensuite, elle fut dirigée dans la nuit du 8 au 10 Avril dans des wagons à bestiaux sur Brest ou nous sommes arrivés le 11 à midi. Ce n'était plus un embarquement pour la Finlande qui avait capitulé le 12 Mars 1940, mais pour la Norvège dont les Alliés voulaient occuper le port de Narvik d'où partait le minerai de fer suédois destiné à l'Allemagne.

Embarquement du 13ème B.C.A. pour la Norvège

Cérémonie du départ des troupes en Avril 1940



Théâtres des opérations

Nous sommes montés le 12 Avril sur les navires civils réquisitionnés de la Compagnie Transatlantique, constituant la flotte de la Méditerranée assurant le service Marseille-Alger. Il s'agissait de cinq bateaux : le Ville d'Oran, le Ville d'Alger, et les trois EL : El Gézaïre, El Kantara et El Mansour. Chaque navire chargeait 500 hommes avec leur matériel. Les mulets d'accompagnement étaient sur La Ville d'Alger. J'étais sur la Ville d'Oran.

Le trajet de Brest jusqu'en Norvège se fit avec de nombreux détours pour éviter les sous-marins allemands ; la durée du voyage s'en trouva très allongée.

Nous avons fait trois jours d'escale à partir du 14 Avril dans la baie de la Clyde pour le ravitaillement général des bateaux et décharger les mulets du Ville d'Alger qui souffraient du mal de mer. Le 16 nous mettions le cap sur la Norvège.

Le Ville d'Oran

Avril 1940 : Chasseurs à bord du Ville d'Oran

Après huit jours de mer et une pointe au delà du cercle polaire, eut lieu le débarquement à Namsos, petit port au fond d'un fjord à 150 km au Nord de Trondheim par la route mais très au Sud de Narvik. Notre flotte fut durement bombardée dans ce fjord par les avions allemands descendant en piqué ; le Ville d'Oran fut touchée : une bombe tomba à 10 mètres derrière le navire, explosa dans l'eau ; je fus aspergé alors que je tirais à la mitrailleuse sur ces avions.

Bombardier allemand Heinkel 111D

Quand la nuit polaire vint, c'est-a-dire une demie obscurité, les bombardements cessèrent ; la demi-brigade put débarquer, charriant son matériel et son ravitaillement qui demeurèrent sur le quai, avant que les hommes n'aillent se mettre à l'abri sous les sapins dans la montagne entourant la baie, mais le lendemain matin à l'aube, l'aviation allemande reprit ses bombardements sur le matériel, les munitions et les maisons voisines qui, construites en bois, se mirent à flamber comme des torches : le village de Namsos fut entièrement détruit, spectacle hallucinant pour les français qui le contemplaient au loin, du haut des montagnes. Le malheur est qu'ils n'avaient plus de réserves de munitions et de ravitaillement.

Namsos, avant le bombardement de 1940

La ville de Namsos en flammes, le 20 Avril 1940

Des chasseurs en embuscade

Malgré la fatigue du débarquement, du déchargement et du bombardement de la veille, les chasseurs avaient pris avant l'aube la route de Trondheim dans des vallées étroites ; ils marchèrent à pied sur le côté droit de la route, tandis que les Anglais, mieux équipés en camions, roulaient sur le côté gauche ; ces derniers eurent davantage de morts, n'ayant pas le temps de se mettre à l'abri quand les avions ennemis surgissaient pour les bombarder. Le désordre qui résultait de ces deux files cheminant parallèlement était complet. Les chasseurs alpins avancèrent cependant de 40 km dans la journée. Leur progression continua le jour suivant.

A une vingtaine de kilomètres de Trondheim, occupée par les Allemands, ils stoppèrent et établirent des positions de défense en cas d'attaque ennemie. Au bout d'une dizaine de

jours, ils reçurent l'ordre de faire demi-tour pour se réembarquer vers la France ; celle-ci était menacée d'envahissement à la suite de l'attaque foudroyante du 10 Mai 1940 de Von Bock sur la Hollande et de la percée le 13 Mai des blindés de Guderian par la trouée de Sedan comme en 1870. Le General Béthouart nous quitta et prit le commandement de la 27ème demi-brigade de chasseurs alpins renforcée d'un bataillon de Légionnaires qui conquit Narvik le 28 Mai pendant quelques jours puis fut rapatriée sur Brest.

Les quais de Namsos ayant été démolis par les bombardements, les navires ne pouvaient plus accoster ; ils avaient été rangés côte à côte et reliés par des passerelles formées d'une simple force de bois pour que les fantassins puissent passer de l'un à l'autre ; il n'y avait pas de garde-fou ; le passage était dangereux avec un sac de 20 kg sur la dos ; si on perdait l'équilibre ou faisait un pas de travers, on tombait à l'eau sans espoir d'être repêché, l'espace entre les deux coques l'une contre l'autre étant trop étroit pour que l'on puisse vous secourir. Les Anglais avaient l'ordre d'incendier le matériel roulant avant de l'abandonner sur la rive. Des soldats britanniques, anciens dockers au mauvais esprit, jetaient leurs fusils dans la mer.

Réembarqués le 12 ou 13 Mai 1940, nous subîmes un bombardement aérien en mer entre Namsos et Glasgow ; par chance aucun navire de transport de troupes ne fut touché, mais deux contre-torpilleurs d'escorte furent coulés, l'un français, le Bison, l'autre anglais, l'Afridi, dont les 3/4 des équipages furent tués ou disparurent dans les flots.

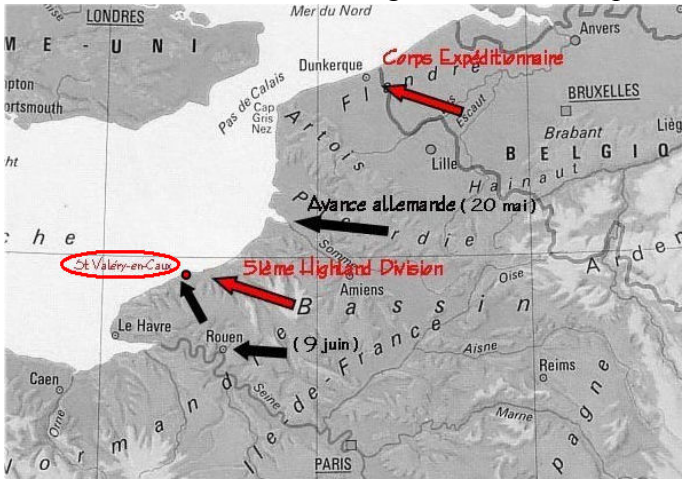
Retour sur Glasgow de soldats français, anglais et norvégiens à bord du croiseur York

Après une étape de 48 heures à Glasgow, nous débarquâmes au Havre le 27 Mai 1940. En 10 jours de temps, les blindés allemands avaient beaucoup avancé ; ils se trouvaient vers le 20 Mai aux environs d'Abbeville et coupaient les armées alliées du Nord de celles du Sud ; à cette date le remplacement du Général Gamelin par le Général Weygand avait fait naître une lueur d'espoir. Son plan était d'attaquer les Divisions d'infanterie qui suivaient les blindés sans chercher à neutraliser ceux qui s'étaient avancés très en avant sur notre territoire.

Déjà les troupes britanniques et françaises du Nord encerc1ées se repliaient sur Dunkerque : 200 000 soldats anglais et 130 000 français se réembarquèrent du 29 Mai au 3 Juin pour l'Angleterre sous le feu de l'aviation allemande.

La bataille en Picardie et Normandie

Le jour de notre débarquement au Havre le 27 Mai, nous prîmes à la sortie Nord de la ville, à Montivilliers, des wagons à bestiaux qui nous conduisirent à Pontoise d'où des autobus parisiens nous emmenèrent à une dizaine de kilomètres de là, au Château de Vigny, propriété des Keverguen. Mes parents vinrent de Puiseux m'y voir sur un coup de téléphone de Madame de Kerveguen. Quelle émotion d'un côté et de l'autre après tant d'évènements et d'inquiétude !



Le surlendemain, les autobus nous menèrent à Poix de Picardie, puis près d'Hornoy à Liomer, pour une protection avancée d'une division écossaise qui se réembarquait à Saint Valéry en Caux. Nous avons pris position dans le parc du grand château de Brocourt, entre Liomer et Bézencourt[2]. Ce château bâti par le Comte de Brigode appartenait à la Comtesse Olivier de la Rochethulon née Magdeleine des Courtils, sœur de Monsieur Pierre des Courtils[3], de Loueuse. Nos mitrailleuses étaient en batterie le long de la rivière sur les bords du parc. Dans la matinée, les chars, l'artillerie et l'infanterie allemands nous ont attaqués dans le bois de Brocourt, situé au-dessus du parc, où nous avions pris une nouvelle position.

Monument aux Chasseurs Alpins tués à Brocourt (Somme)

Nos mitrailleuses lourdes Hotchkiss modèle 1916, tirant 120 coups minute étaient malheureusement inefficaces contre les mitraillettes adverses à 200 coups minute, et appuyées de tanks tirant de la plaine dans le bois. Vingt à trente de nos hommes ont été tués, sans compter les blessés. Le combat avait duré plus de deux heures. Nous avons dû nous replier vers la Seine Inférieure par Aumale et Neufchâtel en Bray en vue de passer de l'autre côté de la Seine.

---

[2] La Château de Bézencourt est la propriété du Vicomte Gaston du Passage, frère de Madame Joseph de Canecaude.

[3] Amis d'enfance des Maistre. Loueuse est du côté de Vendeuil. On y faisait de l'élevage de poissons rouges. Xavier connaissait également les frères de Pierre des Courtils : Edouard et Louis.

Les Allemands avançant sur les routes, nous avons marché à travers champs et prés, ou sur les chemins de terre, presque sans arrêt et sans manger, n'ayant plus de nourriture, sauf les quelques volailles que nous pouvions capturer au passage dans les fermes abandonnées ou le lait que nous trayions aux vaches beuglant dans les herbages ; toute la population était partie en exode vers l'Ouest par crainte des combats ou de la méchanceté des envahisseurs. La cohue des réfugiés sur les routes paralysait les mouvements des troupes françaises. En 24 heures, nous avons fait 100 kms de Brocourt à Biville la Baignarde, village à 3 km au Nord de Totes sur la route de Dieppe. Nous étions exténués.

Réfugiés en exode sur les routes

Hommage de Biville aux Alpins

Alors que nous progressions en colonne à Biville, un régiment de chars allemands, sans doute averti de notre voisinage par les avions d'observation, était camouflé derrière les haies et sous les pommiers ; il nous mitrailla à bout portant et nous tua environ 50 hommes. Ce qui restait du bataillon se disloqua dans la nature, sans carte pour se guider.

Notre groupe de 50 à 100 soldats a parcouru le lendemain en zigzag à travers champs, environ 20 à 30 km vers le Nord-Ouest ; le 11 Juin 1940 en fin d'après-midi à Houdetot, entre Fontaine le Dun et Veules-les-Roses, près de Saint Valéry en Caux, nous avons été attaqués par des chars et de l'infanterie ennemie qui nous ont encerclés ; nous nous sommes défendus jusqu'à épuisement de nos munitions ; il nous a fallu lever les bras et nous rendre. Le moment est particulièrement désagréable !

Reddition de la division écossaise (51ème Highland) à St Valéry, le 12 juin 1940

Prisonnier - Acheminement à pied vers Berlin

Colonne de prisonniers, juin 1940

Les allemands ne nous ont ni bien ni mal traités. Le jour suivant, ils nous ont conduits à pied, sous escorte également à pied, avec pour toute nourriture un petit bol de pois chiches de Houdetot à Forges-les-Eaux, occupée par le General Rommel depuis le 7 Juin, soit environ 100 kms en 48 heures.

Là, ils nous ont parqués environ 10 000, dans des prés avec des anglais pendant vingt quatre heures ; nous avons pu nous reposer et dormir dans l'herbe mouillée par la rosée, sinon nous reconstituer vu le peu d'aliments qui nous étaient donnés : toujours un quart de bol de pois chiches. Nous étions affamés, au point de n'avoir plus de comportement humain : c'était le chacun pour soi dans toute son horreur ; ayant aperçu un cheval tué par le mitraillage d'avion, je me suis taillé avec mon couteau un beefsteak et l'ai dévoré cru. Si on trouvait quelque chose à manger, il fallait le cacher sous sa veste, sinon les "camarades" vous tombaient dessus pour vous le prendre. Que ne fait pas faire la faim !

Dès que, sur l'ordre des Allemands, les colonnes par 6 de front ont été formées, toutes armes mélangées, nous avons été emmenés à pied à raison de 40 km par jour et 1/4 de bol de pois chiches, vers l'Allemagne par Doullens, Lille (où la Croix-Rouge nous remit des cartes de correspondance ; j'écrivis à mes parents ces simples mots: "je suis prisonnier et pars pour l'Allemagne"), Courtrai en Belgique et la Hollande. Non loin de Nimègue, dans la petite ville allemande de Emmerich, sur les bords du Rhin à proximité de la frontière, on nous a embarqués sur des péniches de charbon qui remontaient à vide vers la Ruhr. Nous en sommes sortis noirs comme des charbonniers.

Colonnes de prisonniers en 1940

Débarqués en Rhénanie, nous avons continué à pied pour Berlin dans les mêmes conditions avec coucher à la belle étoile ; très fatigués nous avancions en silence, n'ayant pas la force de parler ; on n'entendait que le bruit des chaussures sur le sol. Il n'y avait que de rares arrêts (les soldats de l'escorte étaient relevés tous les 10 kms) et il fallait satisfaire ses besoins en marchant. On faisait dix heures de marche par jour, comme des automates ou des bêtes. Les sentinelles d'escorte nous avaient fait jeter tous les couteaux, casques et objets métalliques pour que nous ne les utilisions pas pour nous battre entre nous. N'ayant plus de casque ni toujours de calot, le soleil terrible du mois de Juin tapait sur la tête des hommes par une chaleur torride, sans boire. Ceux qui faisaient les malins recevaient des coups de crosse.

Nous ne savions rien de nos familles ni des événements. Les soldats d'escorte nous disaient : "France kaput" et nous faisaient comprendre en rigolant que nous étions de pauvres types, n'ayant tenu qu'un mois devant leur armée. Nous devinions cependant que l'armée française était en débandade et que l'armistice allait être signée ou avait été signée.

Abrutis par la fatigue et la faim, nos cerveaux ne pensaient pas à grand'chose sauf dormir et manger. Naturellement nous n'avons pas entendu le message du Maréchal Pétain aux français le 17 Juin ni l'Appel du 18 Juin du Général de Gaulle. Nous ignorions que la France avait perdu la bataille avec 120 000 hommes tués, tandis que l'Allemagne l'avait gagnée avec 40 000 morts.

La voyage a duré 15 jours pour les 600 km. Les sentinelles qui nous accompagnaient étaient sans pitié pour les Sénégalais qu'ils traitaient comme les Noirs du Togo avant 1914 ; s'ils s'écroulaient de fatigue, ils les tuaient à bout portant comme des bêtes. Nous les blancs devions supporter les injures des gamins, jeunes S.S. et femmes qui nous traitaient de "cochons de français" (Schwein Franzozen) et nous crachaient au visage.

Travail en ferme

A Berlin, selon la Convention de Genève, les sous-officiers, dont je faisais partie, ne devaient pas travailler ; ils ont été mis dans le stalag III A à Luckenwalde (à 60 km au sud-sud-ouest de Berlin) ou on les a laissés quatre jours sans manger ; inutile de dire que les sous-officiers ont vite compris et ont demandé à travailler ; ils ont été envoyés dans des commandos de travail en usine ou en fermes.

Distribution de soupe au Stalag IIIA à Luckenwalde

Jeu de foot au camp de Luckenwalde : les anglais jouent, les français regardent !

J'ai été affecté en Poméranie à Wassmannsdorf (20 km au sud-sud-est de Berlin) dans une grande ferme d'Etat confisquée à des Juifs et qui avait 600 hectares ; nous étions 25 prisonniers français, surtout des flamands, surveillés par des soldats territoriaux assez débonnaires. Nos fonctions consistaient à traire les vaches, à soigner les cochons, arracher les pommes de terre et les betteraves, semer le blé…

Prisonniers se rendant à une ferme

En raison de mon grade de Maréchal des Logis Chef, j'avais la situation de "passe partout", conduisant les chevaux et tracteurs et comp1étant les équipes lorsque c'était nécessaire. Le travail était assez dur compte tenu de la médiocre nourriture qui nous était donnée ; il nous était alloué par homme et par jour, un kilo de pommes de terre et seulement 50 grammes de pain. La viande était inexistante, même pas sous forme de petits carrés dans la soupe ; nous avions seulement 100 gr de boudin le vendredi. Les paquets familiaux que nous mettions en commun aidaient à survivre, mais les Français des Flandres n'avaient guère l'esprit collectif. Nous n'avons pas reçu de lettres de nos familles ni de paquets pendant trois mois jusqu'en Octobre 1940.

J'ai assisté au premier bombardement de Berlin par les Anglais en Décembre 1940, qui n'ont lâché que quelques bombes[4].

Mon bon fond de santé a résisté à ce régime éprouvant mais plus sain qu'en usine ; j'ai cependant attrapé une congestion pulmonaire près de la batteuse par un froid de moins trente et un vent à décorner des bœufs. Un matin ayant quarante de fièvre, je déclarais à la sentinelle du baraquement que j'étais malade (krank) ; elle m'arracha du lit, me jeta un "Eraus" et un coup de pied dans le derrière. Dans l'heure qui a suivi, je me suis évanoui ; les gardiens ont fait venir un médecin qui m'a fait rester au chaud sans me donner de médicaments.

Je suis resté dans cette ferme un an et demi[5].

Libération en Mai 1942

En Mai 1942[5], je fus libéré comme fils d'agriculteur et aîné de famille nombreuse. Avec quelques autres Français dans le même cas, je revins par le train, surveillé par des Allemands rentrant en France de permission dans leur patrie. A Hanovre, nous essuyâmes un bombardement allié qui déclencha des incendies en ville loin de la gare et sans conséquence pour nous. Quelle joie de me retrouver à Puiseux au milieu des miens !

Xavier, libéré, et sa sœur Agnès, à Pont-Rilly, en août 1941

Xavier et sa future épouse Magali

[4] Bombardement de Berlin par les Britanniques du 21 décembre 1940

[5] Il semblerait que Xavier ici a trouvé plus long qu'il ne le fut vraiment son temps en Allemagne. D'après sa sœur Agnès et son frère Pierre, il serait rentré en France, libéré, au printemps 1941, et non en 1942 comme indiqué ici dans ses souvenirs. Voir d'ailleurs des photos de lui à partir de l'été 1941 prises en France.

Pierre, Agnès et Xavier, le 8 février 1942, sous un arbre de Puiseux

Mon beau-frère Robert de Montlivault qui était Officier n'eut pas la même chance. Il resta prisonnier en Allemagne au camp d'Officiers de Augsbourg pendant 5 ans jusqu'à la fin de la guerre. Robert de Savignies, dans les troupes de forteresse, fut par contre plus heureux et ne fut pas prisonnier.

Xavier Eugène de Maistre

Médailles de Xavier Eugène de Maistre – Puiseux-le-Huaberger

Xavier Eugène de Maistre au 13e B.C.A. en 1938

Citation de Xavier Eugène de Maistre

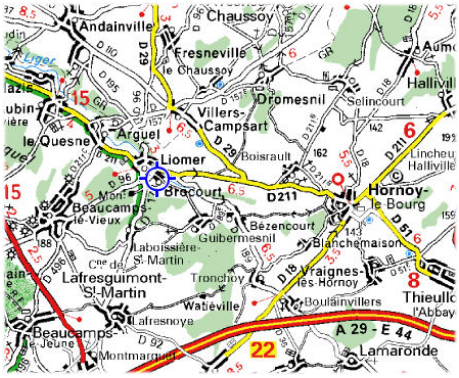
Ordre N° 1888C

Le Ministre des Armées Ed. Michelet
cite
A l'ordre de la Demi Brigade

De Maistre Xavier, Sergent au 13ème B.C.A.

Sous officier de haute valeur morale, s'imposant à ses caporaux et chasseurs par ses brillantes qualités, s'étant déjà signalé par son énergie et son endurance au cours des opérations dans la région de Namsos (Norvège) en avril 1940 ; puis de Laboissière (Somme) où, pour une grande part son groupe a contribué à enrayer une attaque de l'ennemi en infligeant à ce dernier de très lourdes pertes.
A été fait prisonnier le 12 juin 1940 à Houdetot (Seine Inférieure) alors qu'appartenant aux éléments encerclés et traqués, depuis l'avant-veille dans le Pays de Caux, par un ennemi puissant, il faisait partie du dernier îlot de résistance de cette région.
Au cours de cette dernière action s'est distingué par son énergie, son courage, son sang-froid et son esprit de sacrifice.

Michelet



À gauche, bois de Brocourt, où s'étaient retranchés les Alpins, et en face, bois de Liomer d'où sortirent les tanks allemands le 8 juin 1940. (*photo de M. Jacques Dumont de Montroy*)

Citation du 13ème B.C.A.

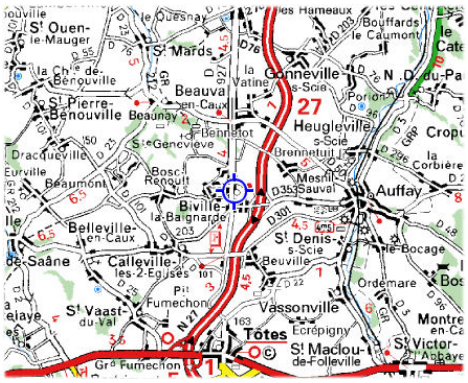
Ordre Nº 451C

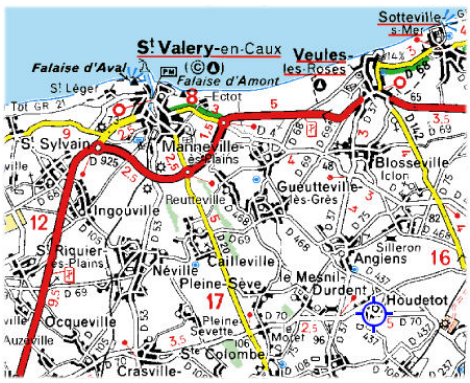
Le Général d' Armée Huntziger
Commandant en Chef des forces terrestres
Ministre Secrétaire d'Etat à la guerre
cite
A l'ordre de l'Armée

Le 13ème Bataillon de Chasseurs Alpins

Bataillon d'Elite, qui sous les ordres du Chef de Bataillon Ponet, modèle de bravoure et de sang-froid, a fait preuve le 8 Juin 1940 d'une ténacité remarquable. Etabli en saillant sur un front de 4 kms. de Liomer à Laboissière-Saint Martin a été durement attaqué par un ennemi très supérieur en nombre et en moyens, bien que pressé sur ses deux flancs découverts, est parvenu à enrayer l'attaque adverse, contre attaquant avec énergie, faisant des prisonniers, et conservant intacte la position confiée à sa garde jusqu'au moment où l'ordre de retraite lui est venu, en partie encerclé, s'est dégagé vigoureusement au cours d'une action où certains éléments se sont ouverts héroïquement un passage au prix de douloureux sacrifices.
Le 10 Juin, assailli de front et de flanc par des éléments blindés près de Biville la Baignarde, a combattu en terrain découvert dans des conditions particulièrement désavantageuses.
Disloqué au cours de cette action inégale, a dès le 11 Juin reconstitué un noyau de résistance à Houdetot, où il a livré le 12 Juin, face à des forces d'infanterie et de chars très supérieurs en nombre et en moyen un combat de plusieurs heures qui s'est prolongé après la cessation de la résistance des divisions encerclées à St Valéry en Caux.

Huntziger





Histoire parallèle - Un chasseur à Namsos : Victor Grillé, du 27ème B.C.A., transféré au 13ème

https://sites.google.com/site/memoiresdela2eguerremondiale/temoignages/vie-militaire/sud-est/victor-grille-27e-bca

De la Savoie à l'Allemagne ...

J'avais 20 ans lorsque je suis parti au service militaire. Le conseil de révision avait eu lieu à la mairie de Thiers en Mai 1938 et je fus incorporé le 15 Octobre de la même année en même temps que deux autres copains de la région. Le service à ce moment-là durait 2 ans.

J'ai été affecté au 27ème bataillon de Chasseurs Alpins à Annecy puis, au bout de 6 mois environ, j'ai changé de bataillon pour le 13ème à Chambéry. Nous étions cantonnés à Lanslebourg au-dessus de Modane.

Puis, il y eut la déclaration de guerre, fin Août 1939. Nous ne sommes pas partis au front immédiatement. J'ai pu bénéficier d'une permission de 8 jours pour Noël 1939. Mes frères n'avaient pas encore été rappelés, la mobilisation se faisant en fonction de l'âge.

De retour à la caserne, nous avons eu un nouvel uniforme, kaki celui-là, un casque, une cartouchière de 20 munitions, j'avais un fusil mitrailleur, un peu plus lourd que le simple fusil, puis nous avons été envoyés au front dans la région de la Forêt Noire, le long de la frontière allemande. Le campement était situé en rase campagne et nous étions tous sur le qui-vive, puisque notre rôle était essentiellement de la surveillance. On ne voyait pas de soldats allemands durant la journée, mais lors des gardes de nuit en pleine forêt, on les entendait taper sur les arbres. Il n'y avait alors aucun échange de coups de feu, juste une observation de part et d'autre.

Là nous étions une section de 12 soldats qui restions au front 15 jours, alternés ensuite par 15 jours de repos, plus en retrait des lignes de front. Durant ces périodes, nous couchions dans une vieille maison abandonnée en rase campagne, puis de retour au front, nous couchions sous une toile de tente. Nous avions simplement notre capote et une couverture. Il faisait très froid, tout était gelé, nous étions obligés de casser le pain! Durant les périodes de repos, on nous faisait déplacer des rails, les doigts collaient au métal, nous n'avions pas de gants, sinon ceux fournis par nos familles.

C'est au cours du mois de Février 40, que nous avons reçu un équipement spécial, nous devions partir pour la Finlande. Nous sommes arrivés jusqu'au Havre ; nous étions prêts à embarquer lorsqu'il y eu contre ordre. Nous sommes alors revenus à notre campement de l'Est. Notre équipement "spécial froid" nous fut retiré. Nous avons alors repris notre surveillance à la frontière.

Un matin, nous avons reçu l'ordre de départ, nous n'avions pas connaissance de la destination. Nous avons voyagé pendant 2 jours en train, dans les wagons à bestiaux, jusqu'à Brest.

Le 18 Avril 1940, j'embarquai à bord du Ville d'Oran, un paquebot qui transportait également le matériel.

Au cours de la traversée, nous avons été bombardés par l'aviation allemande. Nous avons contourné l'Angleterre par le canal St Georges. Une bombe a faussé l'hélice du bateau.

Nous sommes finalement arrivés dans le port de Namsos. Nous avions commencé à déchargé le matériel, mais le bombardement durait toujours. Nous avons dû nous abriter dans la forêt environnante, puis sommes revenus au bateau finir le déchargement : tout le ravitaillement dont un tonneau de rhum!!

Pendant 2 jours et 2 nuits, nous sommes restés dans la neige, nous efforçant de creuser des trous d'un mètre de profondeur afin de pouvoir nous abriter la nuit. Nous n'avions que notre uniforme, une capote (sorte de manteau) et une toile cirée qui faisait environ 1 mètre sur 1,60 mètre sur laquelle nous nous couchions.

Les jours suivants, alors que nous cherchions où nous installer, nous sommes rentrés dans une maison abandonnée par ses habitants ; elle était située au bord d'un fjord. Toute la section s'y est installée, nous étions sous les ordres d'un lieutenant.

Les jours qui suivirent se sont passés à surveiller les alentours. Un jour, nous avons utilisé une barque amarrée tout près de la maison pour nous ravitailler en bois de chauffage. Lorsque nous avons dû revenir, la marée était très forte et notre petite embarcation s'est révélée très dangereuse chargée comme elle l'était. Tant bien que mal, nous avons pu regagner la rive.

Le 5 Mai 1940, nous avons réembarqué dans le port de Namsos à bord de l'El Mansour et sommes arrivés en Ecosse à Greenock. Du port nous avons pris un train nous conduisant à Glasgow.

Nous avons eu un très bon accueil, sur le quai de la gare, en signe de bienvenue, un écossais en kilt jouait de la cornemuse et toute la population s'est montrée très chaleureuse avec nous. Nous avons été logés dans une salle communale. On sentait bien que la guerre n'avait pas encore mis une chape de tristesse et de destruction sur cette région. Ce fut une grande détente pour nous, après ce que nous venions de vivre. Les jeunes filles nous prenaient le bras, nous emmenaient chez elles, nous offraient boissons et friandises.

Je me souviens d'un jour, un lundi, je crois, il y a eu un bal des femmes, les hommes n'y avaient pas leur place. Pourtant, ce fut un prêtre écossais qui nous y conduisit. Il pensait sans doute que ce serait notre dernier divertissement avant bien longtemps. Comme il avait raison!

Après ce bref séjour, qui apportait une trêve dans cette période aussi troublée, nous avons dû repartir pour la France. Dès notre retour dans le port de Brest, nous avons été tout de

suite repris dans le grand tourbillon de la guerre. Des camions militaires nous ont pris à bord, mais le front était partout. Les Allemands nous tiraient dessus. Aussi, les camions nous ont-ils laissés dans cette zone. Un obus est tombé juste à côté de moi, j'ai été recouvert de terre. J'ai rampé dans un fossé pendant deux kilomètres environ, il était rempli d'orties mais, je ne les sentais pas. Les chars allemands nous poursuivaient, on était pilonnés de partout.

J'avais soif, un soldat m'a donné sa gourde de rhum. Je n'ai même pas réalisé qu'il s'agissait d'alcool.

C'était la débandade! Nous étions environnés de chars allemands, mais aucun char français. Nous n'avions plus de munitions. Les soldats se battaient à la baïonnette, il y a eu un grand nombre de morts.

Sur un bataillon de 1400 soldats, il en est resté 110, arrivés à St Valéry en Caux. C'est là que les Allemands nous ont pris! De soldats que nous étions, nous passions à l'état de prisonniers!

Ensuite ce fut une longue marche. Nous sommes allés jusqu'en Hollande à pied. Nous devions marcher du lever du jour jusqu'à la tombée de la nuit. Durant tous ces jours, beaucoup de Noirs ont été tués par les Allemands. On percevait bien de leur part une animosité à leur encontre. Ces soldats morts étaient abandonnés sur le bord des routes.

Parmi nous, il y avait également de nombreux réservistes, dont la plupart avaient déjà plus de 30 ans et qui avaient dû quitter femme et enfants.

Tout au long de notre parcours, il nous est arrivé, poussés par la faim de courir prélever quelques betteraves sur les tas laissés dans les champs. Le soir, notre long cortège s'arrêtait et nous dormions comme nous pouvions. Notre équipement étant réduit au minimum.

Nous sommes arrivés enfin en Hollande, où là, nous avons embarqué dans des péniches qui servaient à transporter le charbon. Nous étions entassés dans ces embarcations de fortune et nous avons ainsi remonté l'Escaut durant 2 jours jusqu'en Allemagne. Dès que nous avons débarqué, on nous fit mettre en rang et nous avons repris notre marche. A notre passage, les enfants nous crachaient dessus.

Nous sommes arrivés dans un camp. Là, des groupes de 20 ont été constitués, j'ai eu la chance de me retrouver avec deux amis dont l'un, natif des Contamines, était guide de haute montagne.

On nous a amenés à la campagne, il s'agissait d'une prison civile gardée par des soldats allemands.

Les paysans sont venus choisir chacun, un prisonnier. J'ai été choisi par le père du boulanger du village, qui lui, était soldat en France. Je suis resté un an dans cette famille.

On nous amenait le matin et on revenait nous chercher le soir.

Le père du boulanger tenait un café-épicerie. La boulangerie était à 4 km. Il m'accompagnait dans la carriole, dont j'attelais moi-même le cheval… et je dois dire que je n'étais pas très expert dans tous ces travaux. Une fois, le cheval est parti tout seul, j'ai eu bien du mal à le rattraper.

Une autre fois c'est la mère, forte femme, qui était avec moi dans la carriole. En cours de route, on a perdu une roue. Evidemment tout s'est renversé, la scène était plutôt cocasse, mais j'ai eu droit à une bonne engueulade.

Tous les matins, en arrivant au village, j'avais toujours une tasse de café et une tartine de graisse. Ensuite j'allais à la boulangerie, il y avait deux fours superposés, je me souviens que le four du haut était pour le pain noir. Le soir, je repartais avec la charrette et, lorsque l'épicier me voyait arrivé, il préparait la bouteille de Schnaps : "Eh Victor komm, komm!"

C'était une famille de quatre enfants, trois filles et un garçon. L'aînée des filles était mariée à un officier en poste à Berlin, la seconde était fiancée avec le minotier, la plus jeune était encore célibataire.

Le fils était soldat en France. C'est moi qui ai appris à marcher à sa fille. Un jour, il est venu en permission, j'ai écrit une lettre à mes parents qu'il a postée à Lyon, créant d'ailleurs une fausse joie à ma mère qui a pensé que j'étais en France! En de telles périodes, ce sont des actes qu'on n'oublie pas.

Le jour de Noël, ils m'ont offert un pyjama, des mouchoirs et plusieurs paquets de cigarettes.

Durant toutes les années où j'ai été prisonnier, c'est bien ici où j'ai ressenti le plus d'humanité, de la part de cette famille.

Au cours de cette période, j'ai pourtant cru pouvoir m'évader avec deux autres prisonniers grâce au laitier, qui passait tous les jours et qui avait accepté de nous cacher derrière les tuyaux de son camion à lait. Malheureusement, je ne sais si notre plan a été dévoilé, mais dès le lendemain, nous changions de camp et, bien sûr, il n'a plus été question pour moi de retourner à la boulangerie.

Je suis allé travailler dans une grande ferme où il y avait 7 chevaux, une batteuse, un tracteur, une cinquantaine de veaux, des vaches laitières. Mais le fermier ne faisait pas de sentiment à notre égard et pensait plutôt à exploiter cette main d'œuvre à bon marché. Tout le travail était fait par les prisonniers. Aussi, ne se montrait-on pas forcément conciliants. A la saison des pommes de terre, on était chargés de les semer dans les sillons qu'il avait préparés, on n'hésitait pas à en mettre des pourries voire pas du tout. A la ferme, il y avait deux prisonniers polonais, un jeune avec lequel je m'entendais bien et un plus âgé qui était assez lèche-bottes. Un jour, le fermier nous a envoyés avec le jeune

polonais casser du bois et faire des fagots. On n'avait pas mangé, pas de casse-croûte non plus, on a donc décidé de ne pas faire le travail. Evidemment, ce mouvement d'humeur n'a pas plu et j'ai changé de ferme.

Je travaillais 3 jours dans une ferme, 3 jours dans une autre. Les fermiers étaient très âgés.

Quelques temps plus tard, nous avons changé de région, nous sommes partis en train jusque dans la Ruhr. Le camp était aux abords d'une petite ville. Là, j'ai travaillé à la mine pendant 3 ans, de 1942 à 1945.

On descendait munis d'une lampe assez lourde que l'on accrochait autour du cou. Dans les galeries centrales, il y avait l'électricité. Le travail s'effectuait à plat ventre, à l'aide d'un marteau piqueur à air comprimé. Nous enlevions le charbon des parois puis, avec une pelle, nous le mettions dans des petits chariots. Des chevaux tiraient les wagonnets. Ces chevaux étaient remontés tous les 6 mois à la surface.

Ce travail nous déprimait encore plus. Nous avons essayé avec nos faibles moyens d'échapper à cette nouvelle sorte d'enfermement qui nous privait même de la lumière du jour. Volontairement, je me suis fait écraser un doigt en le mettant sur un rail, j'ai évité ainsi pendant un mois de descendre au fond. Pour mon ami savoyard, c'était pire : il ne dormait plus. Son lit était au-dessus du mien et il me demandait sans cesse l'heure afin de savoir combien de temps il lui restait avant de redescendre à la mine. Il se rendait malade en fumant de l'aspirine qu'il pilait.

Les conditions dans le camp étaient meilleures pour les Français que pour les Russes. En fait, ils étaient dans un camp particulier à côté du nôtre. Il y avait des hommes et des femmes qui, elles, triaient le charbon que les hommes avaient remonté. Nous bénéficiions de la douche comme les Allemands, mais les Russes, eux, n'en avaient pas. Ils se lavaient dans leur camp à l'eau froide.

Nous avions également un peu d'argent, que l'on jouait d'ailleurs au poker où je perdais régulièrement.

Puis, la mine a été bombardée. Ce jour-là, nous avons mis 2 heures pour remonter du fond. L'ascenseur ne fonctionnait plus et il y avait 80 mètres d'eau dans le puits que l'on empruntait pour remonter.

Ce sont les Anglais qui nous ont libérés. Ils nous ont emmenés dans un camp à Paderborn, puis l'on est revenu en avion jusqu'au Bourget.

J'avais 27 ans.

Des deux amis que j'avais, l'un avait été démobilisé pour raison de santé et a pris le maquis quand il est revenu chez lui. Il est décédé en 1945, il avait 30 ans. Quant au second, il est mort d'un cancer à 56 ans.